



*Un goût de miel*, de Tony Richardson. Un néoréalisme à l'anglaise, qui laisse entrevoir un espoir dans la grisaille du monde ouvrier.

Le choix du cinéphile

## WORKING CLASS HERO

Avec le « free cinema », frère de la nouvelle vague, les réalisateurs britanniques des sixties donnaient à voir l'oppression du prolétariat...

Insolent, baratineur, chapardeur à ses heures, fâché avec sa mère et son beau-père, le cousin anglais d'Antoine Doinel s'appelle Colin Smith. C'est le héros prolo de *La Solitude du coureur de fond*. Sorti en 1962, le film est, à l'instar des *400 Coups*, le fer de lance du free cinema, équivalent british de notre nouvelle vague. Dans l'Angleterre corsetée de la fin des années 1950, une nouvelle génération de cinéastes a voulu, comme en France ou en Pologne au même moment, briser les règles, s'affranchir du « cinéma de daddy », tourné en studio par et avec de vieux barbons nés au XIX<sup>e</sup> siècle. Les Rohmer, Godard, Truffaut et Chabrol anglais se nomment Tony Richardson, Karel Reisz, John Schlesinger ou Lindsay Anderson.

Trois de leurs films ressortent en salles cet automne, tous produits par Woodfall Film, la société fondée par Tony Richardson : *Un goût de miel* et *La Solitude du coureur de fond*, de Richardson, et *Samedi soir, dimanche matin*, de Reisz. Les deux derniers films sont des adaptations du romancier Alan Sillitoe, qui

appartient, avec Harold Pinter et Edward Bond, aux *angry young men* (« jeunes gens en colère »), courant littéraire contemporain et ami du free cinema, dont il partage les idées révolutionnaires à tendance marxiste et la volonté de donner à voir et à entendre le point de vue des ouvriers, qui subissent de plein fouet le capitalisme de l'après-guerre. Dans une séquence tragi-comique de *La Solitude du coureur de fond*, les jeunes anti-héros effrontés, interprétés avec fièvre par Tom Courtenay et James Bolam, regardent l'allocution télévisée d'un sinistre ministre conservateur, qui se félicite que la jeunesse britannique n'ait pas encore succombé à la « maladie continentale de l'existentialisme » et que le pays tout entier résiste « au virus de l'étatisme », qui ravage alors une partie du monde... Lassés par le discours réactionnaire, ils coupent le son et partent en fou rire devant les ridicules mimiques du père la morale privé de parole.

Faire taire l'ennemi : un geste dérisoire et symbolique pour lutter contre les politiques opprimantes. L'ouvrier métallurgiste de *Samedi soir, dimanche matin* ne dispose, lui, que de son corps pour vivre et oublier l'enfer de l'usine. Tous les week-ends, il s'enivre de pintes au pub du coin en compagnie de la femme d'un collègue soumis et lèche-bottes. La bière et l'adultère comme échappatoire. Avant qu'une jeune fille de son âge ne lui offre un avenir plus rose. Car les films du free cinema, volontiers néoréalistes, laissent toujours entrevoir un espoir dans la grisaille du prolétariat, une forme de solidarité entre parias. Ainsi, l'héroïne d'*Un goût de miel*, enceinte après une brève idylle avec un marin noir, se voit prise en charge par un ami homosexuel, qui se propose même de l'épouser : « Tu as besoin de quelqu'un pour t'aimer pendant que tu cherches quelqu'un à aimer. » – Jérémie Couston

| *La Solitude du coureur de fond*, de Tony Richardson, en salles le 20 sept. | *Samedi soir, dimanche matin*, de Karel Reisz, en salles le 4 oct. | *Un goût de miel*, de Tony Richardson, en salles le 18 oct.